

TOURNEFORT : UN VOYAGEUR PROVENÇAL DANS L'ARCHIPEL GREC AU DÉBUT DU XVIII^e SIECLE*

Joseph Pitton de Tournefort, né à Aix-en-Provence (1656-1708), éminent botaniste et médecin, fut envoyé en mission d'étude sous Louis XIV et visita la Crète, les Cyclades, les îles orientales de l'Egée, Constantinople et la Mer Noire, l'Asie Mineure, l'Arménie et la Géorgie (printemps 1700 - été 1702). Sa *Relation d'un voyage du Levant*, dont les premières éditions datent de 1717, constitue un témoignage capital pour l'étude des Cyclades et de la Crète à l'époque ottomane¹. Observateur attentif, il ne se cantonne

* Communication présentée au XVI^e colloque des néo-hellénistes des universités francophones (Rennes II, 18-20 mai 1995).

1. Joseph PITTON de TOURNEFORT, *Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du Roy. Contenant l'Histoire Ancienne et Moderne de plusieurs Isles de l'Archipel, de Constantinople, des Côtes de la Mer Noire, de l'Arménie, de la Géorgie, des Frontieres de Perse et de l'Asie Mineure*. Il existe trois éditions françaises de l'époque :

a) Paris, Imprimerie Royale, 1717, 2 vol. in-4°, 544 + 526 p.

b) Lyon, Anisson et Pasuel, 1717, 3 vol. in-8°, 379 + 448 + 404 p. & table des matières. Comprend également l'« Eloge de M. de Tournefort » par Fontenelle à l'Académie des Sciences, le 10 avril 1709 (16 p. non numérotées).

c) Lyon, Frères Bruyset, 1727, 3 vol. in-8°. Réimpression identique de l'édition de Lyon, 1717. Les citations dans notre article sont tirées des éditions de Lyon, 1717 et 1727.

La *Relation* a été reprise sous une forme abrégée, en français moderne, le texte ayant été délesté des descriptions de plantes et de certaines références à l'Antiquité : Stéphane YERASIMOS, *Voyage d'un Botaniste. I - L'Archipel grec*, Paris, 1982, 360 p. Comprend une introduction (pp. 7-61), des notes et une bibliographie (pp. 353-351), dont les manuscrits relatifs au voyage, conservés à la bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle à Paris.

pas dans sa spécialité et examine les populations, l'habitat, les productions, les modes de vie, les institutions, la religion, etc. La relation, rédigée et publiée sous forme de 23 lettres, adressées au comte Phelipeaux de Pontchartrain, secrétaire d'Etat et initiateur du voyage, se classe parmi les meilleures réalisées dans cette partie de la Grèce insulaire. Elle se distingue également par un style alerte et spirituel, témoignant du caractère et des dispositions à la recherche de l'auteur : « M. de Tournefort étoit d'un tempérament vif, laborieux, robuste, un grand fonds de gayeté naturelle le soutenoit dans le travail, et son corps aussi-bien que son esprit avoit été fait pour la Botanique. (...) Avec toutes les qualitez qu'il avoit, on peut juger aisément combien il étoit propre à être un excellent Voyageur, car j'entends icy par ce terme, non ceux qui voyagent simplement, mais ceux en qui se trouve et une curiosité fort étendue, qui est assez rare, et un certain don de bien voir, plus rare encore ».²

L'article qui suit n'a pas pour but de retracer en détail la biographie et l'ensemble de la contribution scientifique de Tournefort. Elles ont fait l'objet de plusieurs études, notamment dans le cadre d'un ouvrage collectif, réunissant seize textes présentés lors des « Journées commémoratives du Tricentenaire de Tournefort », organisées à Aix-en-Provence en juin 1956³. Mon propos est plutôt d'accompagner Tournefort dans son périple insulaire, de relever quelques traits marquant la manière d'observer et de se documenter de l'illustre voyageur. Et d'honorer ainsi la mémoire d'un observateur averti et scrupuleux, dont j'ai eu l'occasion d'apprécier la pertinence au cours de mes propres pérégrinations à travers l'Hellade des îles⁴.

Esquisse de la carrière d'un savant de l'époque

Lorsque Tournefort reçoit début 1700 l'ordre du roi d'aller en Grèce, en Asie et en Afrique, pour y reconnaître les plantes, faire des observations sur

2. FONTENELLE, « Eloge de M. de Tournefort » à l'Académie des sciences, le 10 avril 1709. (16 pages non numérotées en début du premier volume des éditions lyonnaises de la *Relation*, 1717 & 1727).

3. Roger HEIM (direction de), *Tournefort*, Paris, Muséum national d'histoire naturelle, Collection « Les grands naturalistes français » 1957, 321 p. Recueil de seize textes présentés aux « Journées commémoratives du Tricentenaire de Tournefort » à Aix en Provence (9-10 juin 1956). Dont Pierre GUIRAL, « Tournefort et son voyage au Levant », pp. 77-96. Cet article est fondé sur le dépouillement des manuscrits du Muséum et sur la *Relation*. Voir aussi Gabrielle DUPRAT, « La vie de Tournefort », pp. 15-28 et Henri HUMBERT, « Tournefort voyageur naturaliste », pp. 71-75.

4. Emile KOLODNY, *La Population des îles de la Grèce - Essai de géographie insulaire en Méditerranée orientale*, Aix en Provence, 1974, 2 tomes texte (829 p.) & un atlas (140 planches).

l'histoire naturelle, la géographie ancienne et moderne, les mœurs, la religion et le commerce des peuples, c'est un homme dans la force de l'âge (44 ans), dont la carrière est déjà bien engagée.

Elève du collège des Jésuites d'Aix et attiré par les plantes plutôt que par la théologie, il abandonne le séminaire à la mort de son père en 1677. Désormais, il va alterner des études médicales avec des recherches botaniques dans les Alpes, les Pyrénées et en Espagne. Nommé démonstrateur au Jardin Royal des Plantes à Paris en 1683 (27 ans), Tournefort entre à l'Académie des Sciences en 1691. En 1694, ses *Elémens de Botanique* sont publiés ; quatre ans après, il obtient enfin le titre de docteur en médecine. Cette consécration relativement tardive illustre un des aspects du personnage, qui est d'abord un homme de terrain, infatigable et méthodique, plutôt qu'un savant de cabinet. Il n'éprouve d'ailleurs aucune indulgence pour les géographes de son temps, qui préfèrent l'esthétique d'un bel ornement cartographique imaginaire plutôt qu'un relevé topographique effectué sur place.

Tournefort apporte une contribution importante à la classification des végétaux. Aux 8.846 espèces, formant 673 genres figurant dans les *Elémens*, il ajoute, au cours du *Voyage du Levant*, 1.356 espèces nouvelles. Pourtant, il refuse la réalité d'une fécondation chez les plantes, et n'attache pas d'importance aux premières observations microscopiques montrant l'existence des cellules. Tournefort croit observer une croissance végétale des stalagmites et stalactites d'Antiparos ; il ignore la stratigraphie, et ne souligne pas l'origine volcanique de Santorin. Selon André Bailly, « ...au moment où d'autres voies prennent naissance, il reste l'homme d'un seul horizon »⁵ ; « ...insensible au mouvement des idées, aux ouvertures, [des autres disciplines scientifiques], il s'enferme dans son domaine »⁶.

De retour en France il reprend son enseignement, puis est nommé au Collège Royal en 1708. Heurté par une charrette, Tournefort, dont la robustesse avait été mise à rude épreuve pendant le périple du Levant, meurt le 28 décembre 1708 à Paris. Il n'aura pas vu la publication complète de sa *Relation*, dont il avait pourtant corrigé le texte pour l'édition, en reprenant certains écrits de sa correspondance. A sa mort, le premier volume était déjà imprimé au Louvre ; il faudra donc attendre encore neuf ans pour voir paraître le second (1717).

5. André BAILLY, *Défricheurs d'inconnu : Peiresc. Tournefort. Adanson. Saporta*, Aix en Provence, 1990, 275 p. Examine les travaux de quatre savants provençaux, Nicolas Fabri de Peiresc (1580-1637), Michel Adanson (1727-1806) et Gaston de Saporta (1823-1895). Voir pour Tournefort les pages 59-126. Citation, p. 20.

6. *Idem*, p. 124.

Déroulement du périple

Tournefort quitte Paris le 9 mars 1700, à la tête d'une équipe restreinte, composée d'un médecin allemand féru de botanique, le Dr Gundelsheimer, et de Claude Aubriet, artiste peintre du Jardin du Roy, dont les croquis et relevés vont illustrer la *Relation* (155 planches). Disposant d'un budget limité, nos trois voyageurs n'ont pas à leur disposition de moyens de transport propres. Ils se rendent d'abord à Lyon en diligence (7 jours et demi), puis descendent le Rhône en coche d'eau jusqu'à Avignon. De Marseille à La Canée (23 avril-3 mai 1700), ils empruntent un navire de commerce français, le *Saint-Esprit*, qui les mène rapidement et sans escale en Crète. Le retour sur le *Soleil d'Or* sera laborieux : 51 jours de Smyrne à Marseille, avec escales à Skyros, Malte et Livourne, et arrivée dans le port phocéén le 3 juin 1702.

Au cours du périple ils sont passagers sur des navires de commerce, des caïques grecs ou turcs, et à l'occasion sur des vaisseaux corsaires. Quand ils touchent terre, l'équipe loue les services de guides et muletiers (Crète), ou suit parfois les caravanes (Anatolie orientale). Alors qu'ils disposent d'une quasi liberté de mouvement dans l'Archipel – où ils se débrouillent en parlant français, provençal et des rudiments de grec – ils échappent rarement à la surveillance turque en Asie Mineure.

Leur itinéraire est ainsi dicté par la disponibilité des moyens de transport, les conditions de navigation, le régime des vents et les saisons. Les tempêtes de la saison fraîche les obligent à hiverner à Mykonos (décembre 1700-mars 1701). L'insécurité – en dépit du traité de Karlowitz signé en 1699 – les empêche de se rendre en Attique et en Morée. La crainte des épidémies de peste et le manque de fonds les dissuadent de passer en Syrie et en Egypte. La caravane du pacha d'Erzurum leur offre par contre l'occasion d'atteindre l'Arménie et la Géorgie. Ainsi donc le périple initial, envisagé au Proche-Orient et au Maghreb, sera en définitive écourté.

Au total, le voyage de Marseille à Marseille dure deux ans, un mois et dix jours. Plus de la moitié de la mission est consacrée aux îles de la Grèce (treize mois), période pendant laquelle l'équipe visite pas moins de 34 îles et îlots. Les plus longs séjours intéressent la Crète (trois mois), Mykonos (hivernage) et Samos sur le chemin du retour (février-mars 1702). Tournefort demeure une quinzaine à Milos, une semaine à Naxos et autant à Andros. Par contre, il ne consacre qu'une seule journée à Kimolos (L'Argentière) et à Skyros. En définitive, il visite toutes les Cyclades à habitat permanent à l'époque – ainsi que la plupart des îlots adjacents – selon un itinéraire compliqué étalé d'août à décembre 1700, nous procurant ainsi la description la plus complète de cette partie centrale de l'Archipel.

Si Tournefort s'attarde peu à Chios et à Lesbos – ne quittant vraisem-

blement pas dans cette dernière le chef-lieu Mytilène – il profite amplement de son séjour crétois pour pousser des expéditions autour de La Canée (Chania), vers les villes de Retimo (Rethymnon), Candie (Heraklion) et Ierapetra, visiter les campagnes et escalader les massifs du Dikti et de l'Ida.

Les deux premières lettres de la *Relation* concernent la Crète; la troisième est consacrée à l'Eglise grecque; les Cyclades sont décrites de la IV^e à la VIII^e; Chios et Lesbos dans la IX^e (mars 1701), la dixième lettre traitant de Samos, Patmos et Skyros, parcourues début 1702.

Contexte politique du voyage

Le voyage de Tournefort s'effectue dans une période de transition, marquée par le reflux vénitien en Méditerranée orientale et la consolidation de l'emprise ottomane en Grèce. Après la guerre de Candie (1645-1669), la Sérénissime ne conserve en Crète que les îlots fortifiés de Souda et de Spinalonga. La campagne de Morée de Francesco Morosini (1684-1699) marque la dernière offensive de Venise dans la région. La reconquête turque du Péloponnèse amène également la chute de Tinos, d'Égine et des îlots crétois (1715). Seule Cythère, la « lanterne de l'Égée », ainsi que les îles Ioniennes (Heptanèse) demeurent encore sous domination vénitienne.

En Crète, les stigmates du conflit sont toujours perceptibles : « Candie est la carcasse d'une grande ville, bien peuplée du temps des Vénitiens, marchande, riche et tres forte : aujourd'hui ce ne seroit qu'un désert, si ce n'étoit le quartier du marché, où les meilleurs habitans se sont retirez ; tout le reste n'est que mesures, depuis le dernier siège ». Tournefort énumère dans cette ville 800 Grecs, 200 Arméniens, un millier de Juifs, trois - quatre familles françaises, et 10.600 hommes de garnison. A La Canée, il estime la population à 3.550 âmes (2.000 Turcs, 1.500 Grecs et 50 Juifs).

Il confirme les conversions massives des Crétois à l'Islam : « La plupart des Turcs de l'Isle sont renegats ou fils de renegats ; les renegats sont ordinairement moins honnêtes que les vrais Turcs. (...) Il faut avouer que ces malheureux vendent leur ame à bon marché ; ils ne gagnent à changer de religion qu'une veste, et le privilège d'être exempts de la capitation, laquelle n'est pourtant que d'environ cinq écus par an⁷.

Par contre dans les Cyclades, où la domination ottomane date de 1566, il n'y a quasiment pas d'implantation durable d'éléments turcs. Tournefort relève seulement à Naxos la présence d'un *cadi* et d'un *vaïvode* (administrateur), ainsi que sept à huit familles turques. La plupart des *cadis* sont itinérants.

7. TOURNEFORT, *Relation...* Vol. I, pp.45-46.

8. *Ibid.*, Vol. I, p. 101-102.

La population vit dans la hantise de la visite annuelle du Capitan Pacha, venu prélever la capitation, la « taille réelle » (le cinquième des denrées), sans oublier les « cadeaux » offerts aux officiers de l'amiral. L'Archipel est infesté de corsaires et de pirates de toutes origines, les îles leur servant de repaire. Les hommes s'engagent comme matelots et pilotes, et de nombreuses femmes s'adonnent à la prostitution à Kimolos, Milos et Ios (Nio). Dans cette dernière, dénommée la « Petite Malte », Tournefort constate que « les habitants ne sont curieux que de piastres, et tous voleurs de profession... »⁹.

À l'insécurité permanente s'ajoutent les dégâts causés par les récents conflits : les escadres de la Sérénissime ont coupé forêts et olivettes à Kimolos, Paros et Antiparos. Par ailleurs, le repli vénitien s'accompagne d'une reprise du terrain par l'église orthodoxe, tandis que la France apporte son soutien aux Grecs de rite latin, minoritaires, et aux missions catholiques du Levant. Tournefort est sensible à l'antagonisme qui oppose les deux communautés, et ne tarit pas d'éloges sur « Syra l'Isle la plus catholique de tout l'Archipel »¹⁰.

Situation économique des îles

En dépit de l'insécurité, de la cupidité des autorités turques et du clergé local, on note la prospérité de plusieurs îles, comme Milos, Naxos, Santorin, Siphnos et Syra. Les ressources du terroir et l'artisanat alimentent des flux commerciaux intéressants d'île en île, ainsi qu'avec l'extérieur. A Santorin, le vignoble est cultivé par les femmes ; l'île, qui importe de l'huile d'olive crétoise et du bois de chauffe d'Heraklia, vend son vin et des toiles de coton tissées sur place dans tout l'Égée et jusqu'à Constantinople. Milos est considérée comme « ... la grande foire de l'Archipel »¹¹. Déjà se dessine la spécialisation de quelques îles de navigateurs, telles Ios, Mykonos et Santorin.

Toutefois, la misère est commune. Elle pousse certains insulaires au brigandage, et il n'est pas rare que des pirates autochtones massacrent leurs victimes. Pourtant, les Crétois, Musulmans comme Chrétiens, ont une réputation d'honnêteté : « on ne voit dans cette Isle ni gueux, ni filoux, ni mendiants, ni assassins, ni voleurs de grand chemin »¹². Les gens sont aussi d'une frugalité proverbiale : « Les Grecs s'engraissent où les ânes meurent de faim : cela est vrai à la lettre, les ânes ne mangent que les feuilles des plantes, et les Grecs emportent jusques à la racine. Nous admirions quel-

9. *Ibid.*, Vol. I, p. 299.

10. *Ibid.*, Vol. II, p. 1.

11. *Ibid.*, Vol. I, p. 179.

12. *Ibid.*, Vol. I, p. 101.

quefois leur genre de vie : nos matelots passaient les journées entières à ne manger que de mauvais biscuit, et de ces moules salées, qui croissent sur des rochers couverts de l'eau de la mer »¹³.

Tournefort n'est pas indulgent avec le clergé orthodoxe, qu'il trouve ignare, superstitieux et cupide. Il remarque la mainmise et la prospérité monastiques : « S'il y a un bon fond, une plaine fertile, de beaux Oliviers, des Vignes bien cultivées, il ne faut pas se demander à qui elle appartiennent, on trouve bien-tôt le monastère : s'il n'y a pas de monastère, le Papas ne loge pas loin de là. »¹⁴ A propos de la Chozoviotissa d'Amorgos, il affirme que l'édifice, où logent une centaine de caloyers (moines) «...sent le vieux corps de garde, et ce couvent a plus l'air d'une retraite de brigands, que d'un lieu de sainteté»¹⁵. Mais tous les moines ne sont guère bien lotis : à Donoussa, Keros et Heraklia, les caloyers gardiens du troupeau appartenant à la Chozoviotissa sont de pauvres diables, laissés à la merci des gens de passage, qui font main basse sur le bétail.

Un extrait de la Relation : Rethymnon en 1700

Pour illustrer l'abondance et la qualité des informations fournies par la *Relation*, citons de larges extraits de sa description de Rethymnon (Crète centrale), visitée fin mai 1700. Soit un demi-siècle après la conquête ottomane.

« Retimo est la troisième place du pays : les Turcs la prirent en 1647. Et depuis ce temps-là elle est gouvernée par un Pacha, soumis au vice-roy de Candie. Retimo s'étend sur le port, et nous parut plus gaye et plus riante que la Canée, quoi-qu'elle soit plus petite et enceinte de murailles plus propres à fermer un parc, qu'à deffendre une place de guerre. la citadelle n'a été faite que pour garder le port : elle est sur un écueil escarpé, avancé dans la mer... Cette citadelle commande un fort que l'on avoit construit à l'autre extrémité de la ville, pour la sûreté du port : ce fort est apresent ruiné et le port tout-à-fait négligé. Les vaisseaux de guerre venoient autrefois mouiller dans la darse au-dessous de la citadelle ; aujourd'hui les barques et les marsilianes peuvent à peine s'y retirer ». (...)

« La campagne de Retimo n'est que rochers du côté du couchant : elle est fort belle sur la route de Candie. On ne voit tout le long de la marine que jardins que l'on arrose par le moyen de grands puits à bascule : on y mange des cerises plus précoces que dans le reste de l'Isle : tous les fruits y sont de meilleur goust : la soye, la laine, le miel, la cire, le ladanum, les huiles

13. *Ibid.*, Vol. I, p. 106.

14. *Ibid.*, Vol. I, p. 105 - 106.

15. *Ibid.*, Vol. I, p. 280.

et les autres denrées en sont plus recherchées : les eaux de cette ville sortent à gros bouillons du fond d'un puits dans une vallée étroite, à un quart de lieuë de la ville, tirant vers le midi : la décharge de cette belle source est conduite à Retimo ; mais on en laisse perdre plus de moitié. On a bâti sur le chemin qui conduit à la vallée, une assez belle Mosquée, dans la cour de laquelle un Turc a fondé une hôtellerie (Caravan - Saraï), pour loger et pour nourrir gratuitement les voyageurs qui arrivent après qu'on a fermé les portes de la ville, ou qui ont dessein de partir avant qu'on les ouvre.¹⁶»

A cette description minutieuse s'ajoute une vue panoramique de la cité, dessinée par Aubriet. On y remarque en autres en autres sept minarets, qui agrémentent la ville et la citadelle.

Tournefort et sa manière d'observer

Malgré un certain parti pris, propre aux voyageurs européens de l'époque, qui s'estiment être les détenteurs d'une civilisation supérieure à celle des Orientaux, Tournefort nous présente un tableau sincère et bien vivant du monde insulaire égéen au début du XVIII^e siècle. S'il adore herboriser et ne se prive pas de décrire en détail ses trouvailles botaniques, il observe aussi avec soin la topographie des lieux, fait le point d'orientation du haut des sommets, décrit villes et villages, les productions, l'habillement des dames, la qualité des aliments et des vins.

Comparé aux autres voyageurs de l'époque, il fait preuve d'une grande honnêteté intellectuelle, en reprenant rarement à son compte les textes de ses prédécesseurs (du Mont, Saulger, Spon, Thévenot, etc.) dont il s'inspire parfois. Il n'« invente » pas, comme l'anglais Pockocke, la description d'îles jamais visitées, même s'il consacre quelques pages à des endroits qu'il n'a pu atteindre (Icarie), ou qu'il n'a fait que longer (Tenedos). Souvent, il donne les dates de son passage (en se trompant parfois !) et la durée du séjour. Ce qui permet de modérer certaines descriptions hâtives, comme à Kimolos où il ne reste qu'un jour.

Tournefort a également une manière très personnelle d'enquêter. Il profite de la familiarité et de la curiosité des gens, qui s'attrouper sur son passage. « Après avoir bien considéré nôtre équipage, on commençoit à rire : eux de nos manières et de nos habits, et nous de leur sotise. Tout cela se passoit dans les ruës, tandis que nos guides étoient occupez à nous chercher un gîte... »¹⁷ Pendant qu' on nettoie et aère le logis, les deux médecins donnent des consultations gratuites sur la voie publique, et en profitent pour

16. Ibid., Vol. I, pp. 42-43.

17. Ibid., Vol. I, p. 103 - 104.

apprendre le nom des plantes. Ils ménagent particulièrement les patients musulmans, surtout lorsqu'il s'agit de repasser par le même endroit. « Qui savait s'il ne leur auroit pas pris envie de nous donner la bastonade, si nos remèdes les eussent trop fatigués ? » Car, ajoute-t-il, les Turcs appliquent avec gravité cette punition « et sans s'informer de quelle faculté l'on est, ils vous régalaient encore souvent de quelques coups de bâton sur les épaules »¹⁸. Prudent et lucide, il ne s'arroge d'ailleurs pas invariablement le beau rôle dans toutes les situations.

Les mordus de cohérence contemporaine constateront certainement que notre voyageur, en conservant dans ses écrits le mode épistolaire, n'a pas fait la « synthèse » de ses observations, mélangeant allègrement l'histoire naturelle, la description des lieux et des gens. Il a su pourtant donner à sa Relation une grande vivacité, la qualité de l'écriture s'ajoutant à la mine de renseignements utiles qu'elle nous apporte. Certains philhellènes trouveront peut-être qu'il exagère dans la critique des autochtones, auxquels il décoche quelques méchancetés, du genre « ... et surtout il faut éviter le commerce des Grèques (sic), qui sont les plus dangereuses femmes du monde. »¹⁹ Notre homme était en effet célibataire...²⁰.

Peut-être aussi était-il plus facile de dénigrer les us et coutumes des sujets du Grand Seigneur, plutôt que de critiquer le régime et la société française à l'époque du Roi Soleil. Quoi qu'il en soit, on suit aujourd'hui encore avec sympathie les tribulations de l'illustre voyageur : « Tandis qu'on travaillait à nos habits à la Turquie, nous courions par tout voir les beautés de la ville, vêtus à la Française, l'épée au côté, la perruque poudrée, et le chapeau retroussé... » dans les rues de Constantinople et à travers l'Archipel.²¹

Émile KOLODNY

18. Ibid., Vol. I, p. 104.

19. Ibid., Vol. I, p. 16.

20. Joseph et Yves LAISSUS, « Joseph Pitton de Tournefort et ses portraits », in *Actes du 90^e Congrès des sociétés savantes*, Nice, 1965, tome III, p. 17-46. Cet article bien documenté apporte une foule de détails sur la biographie du personnage.

21. TOURNEFORT, *Relation*. Lyon 1727, Vol. II, p. 183.